

*Le 15 mai 1927
était
un dimanche*

...

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Un enfant psychotique

rééd. coll. « Points Essais », 1993

(1^{re} éd. *Un enfant devient psychotique*, Navarin, 1987, épuisé)

Les cancrès n'existent pas

Psychanalyses d'enfants en échec scolaire

coll. « Champ freudien », 1993

coll. « Points », n° P 283, 1996

Malaise chez l'enseignant

L'éducation confrontée à la psychanalyse

coll. « Champ freudien », 1998

et nouvelle édition, 2000

A N N Y C O R D I É

*Le 15 mai 1927
était
un dimanche*

...

RÉCIT
D'UNE ENFANCE VILLAGEOISE

Seuil 

CET OUVRAGE EST ÉDITÉ
SOUS LA DIRECTION D'ÉVELYNE CAZADE-HAVAS

ISBN 978-2-02-137671-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes enfants

À mes dix petits-enfants et à ceux à venir.

Notes

On trouvera en italiques les mots patois, les idiotismes, ainsi que les phrases ou les expressions textuellement rapportées des personnages.

La langue d'Oc ou Occitan, que j'appelle toujours le « patois » parce qu'on ne la connaissait que sous ce vocable dans la région, varie d'une province à l'autre : le patois toulousain, le plus proche du patois quercynois, est différent du patois auvergnat, du parler languedocien ou du provençal.

L'orthographe varie aussi selon les lexiques et la date de leurs parutions. C'est pourquoi j'ai souvent utilisé une orthographe phonétique qui ne correspond pas toujours à celle des dictionnaires. La lettre ò n'a pas d'équivalent en français, elle se prononce un peu comme le *o* de *bol* ou de *fort*.

Les chiffres entre parenthèses renvoient au cahier de photos numérotées : (1) pour photo 1.

Je remercie mon frère, mes deux sœurs et tous les amis qui, en évoquant le passé avec moi, m'ont rafraîchi la mémoire, plus particulièrement :

Janine et Christian,

Yvonne et André,

Roland et Marie-Pilar,

Marie-Thérèse, Antoinette, Berthe, Monique A., Solange, Jeanie, et tous les autres.

Je remercie plus particulièrement mon ami Henri Fontanille, fondateur de l'Association des amis du passé de Saint-Céré. Personne ne connaît aussi bien que lui l'histoire de ce pays et les histoires que l'on s'y raconte. Il m'a été d'une aide précieuse dans ma recherche de documents et a pu retrouver les anciennes photos qui illustrent le passé de cette ville.

Je remercie aussi Henri R. et Janine H. dont les conseils éclairés m'ont aidée à mettre de l'ordre dans mon récit.

Introduction

Je suis née à la fin du premier quart de siècle à Saint-Céré, petite ville du Haut-Quercy, dans une famille de commerçants en vins et liqueurs. Après des études secondaires dans un pensionnat religieux à Aurillac, je suis partie à Paris pour entreprendre des études de médecine. Je m'y suis mariée, j'y ai exercé mon métier de médecin généraliste puis de psychiatre et psychanalyste, j'ai eu des enfants ; Saint-Céré restait pour moi une terre lointaine que je retrouvais quelques jours chaque année, lorsque je rendais visite à ma famille.

Un jour, alors que j'étais plusieurs fois grand-mère, j'héritai de la maison de mon père. Entourée de mes enfants et de mes petits-enfants, je réaménageai cette maison devenue maison de campagne pour tous. Je retrouvai ce pays, et mon enfance me rattrapait d'autant plus facilement que je l'avais déjà revisitée dans ma psychanalyse. Chaque paysage entrevu au détour d'un chemin, chaque courbe de la rivière, chaque objet retrouvé au grenier ravivait ma mémoire que j'avais crue oubliée.

C'est cette mémoire, retrouvée après cinquante ans d'éclipse, que je restitue ici pour mes enfants, mes petits-enfants et tous ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir une grand-mère *raconteuse*.

C'est d'une petite enfance heureuse dont je parlerai, celle qui débute à ma naissance et dure jusqu'à mes dix ans environ,

LE 15 MAI 1927 ÉTAIT UN DIMANCHE...

ensuite la vie devint plus difficile et je n'aurais eu aucun plaisir à l'évoquer. C'est pourquoi malgré quelques incursions dans le passé de ma famille ou de la cité, et quelques épisodes de ma vie d'adolescente, je m'en tiendrai aux souvenirs de ces dix premières années.

Chapitre 1

Le 15 mai 1927 était un dimanche, je naquis ce jour-là en fin d'après-midi. Venir au monde un dimanche était un bon présage et augurait d'une vie heureuse. La veille, ma mère avait lessivé les escaliers des deux étages de la maison et remis de l'ordre dans les armoires ; cette frénésie de nettoyage était le signe d'un accouchement imminent. Le dimanche matin, dès les premières douleurs, la sage-femme, M^{me} Lozière, fut prévenue. Elle constata que tout se présentait bien et conseilla à ma mère de patienter car sa journée était chargée, elle avait trois femmes en travail dont une dans le faubourg pour laquelle elle craignait un accouchement difficile ; en effet, cette femme mit au monde, en milieu d'après-midi, des jumelles. Sitôt les jumelles arrivées, M^{me} Lozière prit son vélo pour se rendre auprès de ma mère à qui elle annonça : « C'est le jour des filles, une ce matin, deux cet après-midi, à vous maintenant », perspective peu réjouissante car ma mère attendait un garçon. En deux poussées, je fus là. Ma mère avait déjà une fille de huit ans, ce redoublement la consternait, comment pourrait-elle aimer une autre fille alors que l'aînée la comblait, n'était-elle pas l'enfant miracle, l'image vivante de son grand amour, cet homme merveilleux mort au champ d'honneur trois jours avant l'armistice de 1918. Mariée depuis quelques mois elle avait appris sa mort au moment où elle commençait sa grossesse, ma sœur était

l'enfant de l'amour comme elle aimait le répéter. Jusqu'à sa mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans, elle conserva intact au fond d'elle-même cet amour idéalisé. Je la déçus, elle ne s'y faisait pas et m'appela « le petit » pendant plusieurs mois.

Elle me mit au sein, mais comprit vite qu'elle n'aurait pas une goutte de lait, la faute, disait-elle, en incombait à ma grande sœur qui avait *épuisé la source*. Elle l'avait, en effet, allaité jusqu'à l'âge de trois ans. On racontait comment la petite courait derrière sa mère et dénudait son sein pour s'y nourrir goulûment. Sur l'injonction de l'entourage et surtout de la grand-mère maternelle qui trouvait que cela avait assez duré, on décida du sevrage. Ce fut un déchirement, ma mère pleura beaucoup, la grand-mère prit l'enfant chez elle et tenta de l'alimenter ; elle refusait tout, sauf les... *pescajounes*. On appelle ainsi de grosses crêpes de blé noir très appréciées dans le pays.

Privée du sein de ma mère asséché par ma sœur, je fus nourrie au biberon avec le bon lait concentré sucré Nestlé, providence des enfants que les mères ne pouvaient allaiter. Ce n'était plus la coutume de les confier à une nourrice comme cela se pratiquait à la génération précédente et le lait de vache, même bouilli et coupé d'eau, provoquait des diarrhées souvent mortelles chez les nourrissons. Je profitai donc de ce nouveau lait dont on vantait les vertus, il faisait de bons gros bébés joufflus à l'image de ce « bébé Cadum » que l'on pouvait voir sur les affiches et dans les magazines.

Si ma mère était déçue, mon père, lui, était ravi, j'étais son premier enfant et il avait craint de ne jamais en avoir, il avait en effet épousé ma mère quelques années auparavant et elle tardait à être enceinte. Heureusement, il y avait eu cette pêche aux écrevisses, neuf mois plus tôt, le jour du 15 août ! La pêche aux écrevisses est une partie de campagne particulièrement prisée dans ce pays. Tout se prépare la veille : la tête de mouton coupée en douze morceaux que l'on prend chez le

boucher ou à l'abattoir, les balances dont on vérifie la bonne qualité car les écrevisses peuvent se sauver par les déchirures d'un filet en mauvais état, l'essence d'aspic à l'odeur pénétrante dont on verse quelques gouttes sur chaque morceau, le panier du pique-nique avec le melon, les tomates, la boîte de pâté (ne pas oublier l'ouvre-boîte), la saucisse sèche et la bouteille de vin. En arrivant près du ruisseau, le melon et le pâté sont glissés sous les pierres du bord de l'eau, bien arrimés pour que le courant ne les emporte pas, les balances sont mises en place dans les creux d'eau, fixées par leur corde aux arbres de la rive (penser à les signaler par un repère dans le pré qui borde le ruisseau), il ne reste plus qu'à s'allonger dans l'herbe, sous les arbres, et attendre que *ça morde* (à se précipiter pour dévorer la tête de mouton, elles se font prendre dans le filet). Après le pique-nique, la sieste est de rigueur, chacun se trouve un petit coin tranquille ; c'est ainsi que le 15 août 1926, près du ruisseau de Coucognolles, à l'ombre des saules et des noisetiers, je fus conçue.

Je devais m'appeler Christian, seul un prénom de garçon avait été prévu. Fille, Christiane plaisait à mon père, mais aurait ravivé à chaque instant la déception et le chagrin de ma mère. Les filles à l'époque s'appelaient Jacqueline, Micheline, Paulette, Janine ou Pierrette, mon père me déclara à la mairie Anny avec un y. Pourquoi cet y insolite ? Quand je posais la question, je recevais des réponses évasives : était-ce le côté anglais de la chose qui leur avait plu ? Mais des Anglais personne ne connaissait rien. J'ai cru comprendre que mon père voulait pour moi quelque chose d'unique, *d'original* ; on me donna ma grand-mère paternelle Sarah pour marraine, je fus donc déclarée Anny, Marie, Sarah. Le curé ne connaissait pas de sainte Anny, aussi m'inscrivit-il sur les fonts baptismaux sous le prénom d'Anne-Marie, j'étais donc Anny sur le registre d'état civil, Anne-Marie au catéchisme et Nanou pour tous les autres.

À ma naissance, on me mit dans un couffin posé sur une console en marbre entre deux portes-fenêtres dans la chambre de mes parents, ces portes ouvraient sur un balcon donnant sur la rue. Posée ainsi en hauteur, j'étais protégée des chiens et des chats, mais aussi d'autres habitants indésirables de cette maison, souris, rats, puces, punaises.

J'étais arrivée dans une famille où régnait une grande activité, beaucoup de bruit et d'allées et venues autour de moi. À l'étage au-dessous se trouvait « la distillerie », elle comprenait un magasin où l'on vendait les liqueurs en gros et au détail ; dans l'arrière-boutique dite « le laboratoire », on fabriquait les sirops, les liqueurs et les alcools. L'immeuble de deux étages dans lequel se trouvaient le commerce et les pièces d'habitation était situé dans la rue principale de la ville de Saint-Céré que les gens du pays appelaient la *Route neuve*, bien qu'elle s'appelât officiellement rue de la République.

Saint-Céré est une petite ville de cinq mille habitants, implantée dans une large vallée dominée par les ruines d'un château moyenâgeux, la rivière qui la traverse, appelée la Bave, rejoint la Dordogne quelques kilomètres plus loin. Sa situation un peu atypique a marqué la mentalité de ses habitants. Elle se situe en effet à la limite de plusieurs départements et de plusieurs régions, sans appartenir à proprement parler à aucune d'elles. Située au nord du département du Lot, elle jouxte les départements du Cantal, de la Corrèze, de la Dordogne et de l'Aveyron. Nous sommes à l'extrême nord de ce que l'on nomme aujourd'hui la Région Midi-Pyrénées et qui s'est toujours appelée le Haut-Quercy. J'apprendrai vite que nous ne sommes pas des Auvergnats, bien que l'Auvergne commence quasiment aux portes de la ville, ni des Rouergats, ni des Périgourds, ni des Caussenards, et pourtant une suite de sept falaises calcaires, dernières avancées du Causse, dominant la vallée de la Bave jusqu'à son confluent avec la Dordogne. Les dépliant touristiques nous associent toujours à quelqu'un de nos voisins, on

trouve le guide Périgord-Quercy ou Rouergue-Quercy, mais jamais le Quercy (dans lequel il faudrait d'ailleurs différencier le Haut- et le Bas-Quercy) (voir, pages suivantes, le dépliant du syndicat d'initiative des années trente).

Nous avons aussi le choix pour nous rendre à *la ville* : à une soixantaine de kilomètres nous avons Brive à l'ouest (notre préférée), Aurillac au nord-est, Cahors au sud, la moins prisée des trois, car il faut, pour s'y rendre, traverser tout le haut plateau du centre du département.

Couchée dans mon couffin, je voyais beaucoup de visages penchés au-dessus de moi, celui de ma grande sœur m'était le plus familier, elle interrogeait de son regard ce bébé venu bouleverser sa vie. Elle m'adopta d'emblée et pendant dix ans, jusqu'à son mariage à l'âge de dix-huit ans, elle fut ma compagne de tous les instants et m'entoura d'une tendre affection. Il y avait aussi Mémé, dite Mémé Sarah, ma grand-mère paternelle – qui était aussi ma marraine –, toujours dans les parages, ombre silencieuse, efficace, arrivant avec le biberon dès que la faim commençait à se faire sentir. Bien qu'ayant sa propre maison à quelques rues de la nôtre elle vivait chez nous la journée et prenait part à toutes les tâches ménagères. Cuisinière de son état, elle préparait maintenant les repas pour les habitants de cette maison, et chacun s'en félicitait.

Dès mon arrivée, les voisines vinrent féliciter ma mère, chacune y allant de son compliment, toutes s'accordaient à dire que la patience avait payé : « Vous avez mis du temps à la faire, mais vous êtes récompensée, vous l'avez bien réussie. » J'avais en effet les ongles bien formés, les oreilles petites et collées, et, signe de bonne santé, j'avais hurlé comme une sauvage quand la sage-femme m'avait suspendue par les pieds et donné de vigoureuses tapes sur les fesses selon son habitude ; c'était une bonne sage-femme qui savait éveiller les enfants à la vie ! Je buvais goulûment le lait Nestlé que je digérais sans problème, tout allait pour le mieux. Ma mère s'inquiétait

SAINT-CÉRÉ (Lot)

est située au point de jonction de trois régions différentes

LE SÉGALA,

LE CAUSSE,

LA PLAINE.

Le Ségala produit le bois, le seigle, le sarrazin, la châtaigne, le lait, le beurre, la volaille, les œufs, les pommes, les champignons, etc.

Le Causse donne le froment, l'avoine, les noix, la truffe ; on y élève les moutons, les chevaux, les oies grasses, etc.

La Plaine produit le blé, le vin, les légumes, le tabac et tous les fruits . On y engraisse les veaux et les moutons comme du reste dans toute la région.

Les foires de Saint-Céré constituent des marchés de veaux gras qui comptent parmi les plus importants du Midi.

Cette abondance de tous les produits agricoles facilite l'**approvisionnement** de la population et **atténue la cherté** de la vie.

Si vous demandez des renseignements au Syndicat d'Initiative, joignez un timbre pour la réponse.

Si vous demandez " Le petit Guide pratique du Touriste à Saint-Céré ", envoyez 2 fr. 50 pour le guide, 0 fr. 25 pour l'envoi du Guide et 0 fr. 50 s'il y a une réponse à faire.

SYNDICAT D'INITIATIVE
SAINT-CÉRÉ.

CIRCUITS EN AUTOCARS DU P. O.

CIRCUIT II AU DÉPART DE ROCAMADOUR

Les Mardi, Jeudi et Samedi de chaque semaine, du 14 Juillet au 30 Septembre inclus (départ 10 h., retour 19 h.).

Prix du transport: 40 fr.

Rocamadour, Gouffre de Padirac, Gorges d'Autoire, Château de Castelnaud, Saint-Céré, Château de Montal, Grotte de Presque, Gramat, Rocamadour.

Le prix du transport pourra être modifié dans l'avenir. Il existe trois circuits par semaine, au départ de Saint-Céré. S'adresser au bureau du Syndicat d'Initiative.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Chef-lieu de Canton : 3.184 habitants. Postes, télégraphe, téléphone; marché tous les samedis; foire tous les 6 et tous les 22 de chaque mois; le 1^{er} lundi de carême, le lundi des Rameaux, et le 30 novembre; école primaire de garçons et de filles; école libre de filles; garages, réparations; bains publics.

Fabrique de malles, articles de voyage, meubles, sabots et galoches, stores pour tentes et devantures, d'accumulateurs pour autos.

Trois médecins, trois pharmaciens, deux notaires, un vétérinaire, un dentiste, un architecte. Entrepreneurs de travaux publics, tous commerces.

Spécialités

Pâtés truffés, vin du pays, ratafia, fruits, jardinage, cure de raisin, volaille, élevage de veaux gras, Fouaçous.

Distractions

Pêche à la truite et aux écrevisses dans la montagne, pêche de divers poissons dans la Bave, la Cère et la Dordogne. Chasse, foot-ball, tennis, concerts donnés par l'Union Musicale, cinéma, jardin public très ombragé. (Stade municipal attenant à la ville).

HOTELS (Densions avec chambre et boissons comprise)

Hôtel du Touring et des Voyageurs	35 à 40 fr. (b.c.)	Hôtel de l'Étoile	35 fr. (b.c.)
Hôtel du Commerce	35 » (b.c.)	— de l'Avenue	30 » (b.c.)
— de Paris	34 à 38 » (b.c.)	— du Lion-d'Asie	30 » (b.c.)
— de la Truite-Dorée	30 à 35 » (b.c.)	— de France	30 » (b.c.)
— du Lot	30 » (b.c.)	— de la Poste	30 » (b.c.)
— du Quercy	30 » (b.c.)	Restaurant Rougié	30 » (b.c.)
		— Couly	25 » (b.c.)

Maison Maury, chambres meublées de 12 à 20 fr.

Les prix sont donnés à titre d'indication; comme ils peuvent varier suivant les circonstances ou être modifiés, il est recommandé aux intéressés de s'entendre au préalable avec MM. les Hôteliers.

Pour louer, pendant la saison, des maisons et des chambres meublées, s'adresser au Syndicat d'Initiative, rue de la République, qui gratuitement met les demandeurs en rapport avec les propriétaires.

cependant du retard pris à la distillerie, elle se releva trois jours après ses couches pour redescendre au magasin, elle fit venir une toute jeune fille, petite cousine de la campagne, Armandine, pour s'occuper de moi.

Le lundi 23 mai, huit jours après ma naissance, était jour de foire. La foire se tenait les 6 et 22 de chaque mois, quand ces jours-là tombaient un dimanche, la foire était reportée au lundi. Toute la parentèle de la campagne descendait alors à Saint-Céré vendre ses produits, vaches, veaux, moutons, volailles, cochons, légumes, fruits, fromages, beurre. Beaucoup d'entre eux *dînaient* chez mes parents pour économiser un repas à l'auberge. Ici on appelle « dîner » le repas de midi alors que le « souper » est le repas du soir. Tous apportaient quelque produit de leur ferme, des châtaignes, des pommes, des œufs enveloppés dans du papier journal. Le lundi 23 mai de cette année 1927, ce fut un défilé continuels du rez-de-chaussée au premier étage, ils venaient tous me voir, ceux de Turenne, ceux de Saint-Paul ou de Thégra ; ils avaient tous un petit cadeau, qui un peu de layette, brassière ou chaussons tricotés par une grand-mère, qui une *fouasse* cuite au four à pain, d'autres, plus généreux, une volaille. Ils y allaient tous de leurs commentaires : *è bien poulidò, é bien vénidò* (elle est bien belle, elle est bien venue), disaient-ils en patois. Les femmes faisaient mine de plaindre ma mère : « Ma pauvre Yvonne, vous êtes bien vaillante de vous lever sitôt après vos couches, c'est pas raisonnable, vous risquez d'attraper mal ! » Si, à la campagne, les accouchées repartaient aux champs aussitôt après leurs couches, à la ville, le docteur recommandait deux semaines de lit pour prévenir les phlébites. Ma mère répondait à cela que les clients n'attendraient pas, « avec toutes les dettes qu'on s'est mises sur le dos, on peut pas chômer », ajoutait-elle. Elle aimait qu'on l'admire, qu'on la plaigne et surtout qu'on le lui dise.

Je compris très vite que je ne devais pas gêner, aussi m'y

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2001. N° 48403 (XXXXX)